

MARDI

16 AVRIL 1833.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n. 6; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BABEUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRET, imprimeur du Journal, rue St-Dominique. — A PARIS, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n. 105. Et à l'Office-Correspondance de MM. BRESSON ET BOURGOIN, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.

Et chez tous les libraires et directeurs des postes des départemens.



TROISIEME ANNÉE.

N° 174.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est :

POUR LYON.

Trois mois.	7 fr.
Six mois.	13
Un an.	25

POUR LES DÉPARTEMENTS ET L'ÉTRANGER.

Trois mois.	9 fr.
Six mois.	17
Un an.	33

Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau de la Glaneuse, franc de port.

LA GLANEUSE,



JOURNAL POPULAIRE.

La Prison est le Séminaire des Patriotes.

ÉPHÉMÉRIDES

DU JUSTE-MILIEU.

16 avril 1831, continuation du désordre à Paris. — 17 avril 1731, désordres graves à Sorède (Pyrénées orientales); troubles sanglans à Nîmes. — 17 avril 1832, saisie avant publication d'une brochure des Amis du Peuple

LA RÉPUBLIQUE.

Toute souveraineté émane du peuple, rien n'est au-dessus de la nation, tous les hommes sont libres et égaux en droits, tout fonctionnaire doit être ÉLU, AMOVIBLE ET RESPONSABLE.

De ces principes les républicains concluent que le roi est un fonctionnaire qui tient ses pouvoirs de la nation; qu'un fonctionnaire irresponsable et infaillible est une monstruosité; que l'hérédité d'une fonction quelconque choque la raison et l'égalité, que l'élection doit finir par être étendue, et que la nation a le droit imprescriptible de réviser sa constitution lorsqu'elle en sent la nécessité.

Si vous admettez les conséquences de ces principes, ne cesse de nous crier l'absurde milieu, vous aurez l'anarchie, la destruction de la propriété, le régime des échafauds.

L'anarchie! voyons un peu. Le peuple a-t-il un intérêt quelconque à l'anarchie, qui n'est autre chose que le renversement des garanties sociales? Non, mille fois non. Le travail naît de l'ordre, et la prospérité naît du travail. Est-il possible de supposer qu'un peuple que quarante ans d'une lutte continuelle et d'expériences de toute nature ont éclairé sur ses droits et sur ses devoirs, et chez qui brillent à un si haut degré le bon sens et la sagacité, ira se livrer à l'anarchie qui nuit à tous sans profiter à personne.

La république qui s'avance n'est pas celle de 93, qui n'était pas une république, puisqu'il n'y avait de pouvoir qu'une chambre révolutionnaire. Ce n'est pas la république d'un peuple inconscient qui brise ses fers, c'est celle d'une nation éclairée, mûre pour sa liberté, et qui, imposante et calme, confiante dans sa force et son

droit, marche d'un pas ferme au-devant des progrès politiques et des améliorations sociales. Y a-t-il là quelque chose d'effrayant?

On crie ensuite. *C'est au nom de la propriété menacée que nous repoussons la république.*

Ce respect de la propriété est une des bases de l'ordre social; sans lui tout est bouleversé; il n'y a plus ni travail, ni commerce, ni industrie, ni agriculture; le peuple ne l'ignore pas plus que le juste-milieu, car il a un sens droit qui ne l'égare point et qui trompe moins que les sophismes de bonne ou de mauvaise foi débités par nos adversaires politiques, et qui sont loin, au reste, d'avoir touché tous les propriétaires, puisque l'opinion républicaine en compte un grand nombre dans ses rangs, et que tous les jours on en voit se rallier à son drapeau.

La république, dit-on, nous ramènerait les échafauds de 93.

Le régime des échafauds! Y pense-t-on? Serait-ce donc en vain que nous aurions traversé quarante ans de tourmentes politiques, et l'expérience profiterait-elle moins aux nations qu'aux individus? Voyons pourtant. Le peuple français que le juste-milieu, d'accord avec les légitimistes, ses plus proches alliés, peint si féroce, si altéré de sang, si bouillant de désordre, qu'il paraît nécessaire de le bâillonner pour le contenir, n'est-il pas le même qui, en juillet 1830, après une victoire glorieuse, la plus complète qu'il ait peut-être jamais remportée, puisqu'il était maître absolu de tout, et dans un moment où son succès pouvait l'égarer, se montra aussi grand par sa générosité, sa magnanimité, qu'il l'avait été par son courage et sa valeur; alors il épargna des ennemis qui, après l'avoir opprimé quinze ans, avaient fini par le décimer; il laissa les Bourbons mitrailleurs parcourir paisiblement la France à petites journées, et gagner lentement la frontière, sans qu'une seule émeute, une seule insulte vint leur révéler l'horreur qu'ils inspiroient; il laissa vivre les coupables ministres de Charles X; et aujourd'hui encore, la duchesse de Berry, après deux ans de guerre civile, de massacres, d'in-

cendies, de brigandages dans l'Ouest, fomentés, organisés par elle, est arrêtée à Nantes, conduite à Blaye, et la population, si exaspérée contre les chouans et leurs fauteurs, demeure paisible et calme, aucune manifestation hostile n'a lieu.

Que l'on compare maintenant la conduite du peuple, qui ne voit plus d'ennemis après le combat, avec celle du gouvernement issu des barricades, et qui, dit-on, est tombé aux mains des modérés : le 5 juin éclate, il est réprimé, je ne discute point ici le fait, le sang des insurgés coule à flots, le pouvoir est vainqueur, rien ne lui résiste plus ; aussitôt l'état de siège, les conseils de guerre sont décrétés, les mesures les plus sévères et en même temps les plus inutiles sont prises, c'est un luxe de moyens répressifs comme on n'en avait pas vu, même en 93 ; des condamnations à mort sont prononcées, les prisons regorgent de détenus, et au bout de six mois, des accusés attendent encore leur jugement ; aucune amnistie n'est prononcée, cependant le justemilieu a triomphé, tandis que le peuple amnistie tous ceux qui survivent à la mêlée. Pourquoi le peuple agit-il maintenant ainsi ? C'est parce que les mœurs sont changées, se sont améliorées ; c'est parce que la civilisation a marché, c'est que le peuple a le sentiment de sa force, c'est qu'il sait que toute rigueur qui n'est pas impérieusement commandée est une barbarie.

Sur la France flotte une immense et lumineuse bannière où éclatent ces mots sacrés : HUMANITÉ, LIBERTÉ, ÉGALITÉ. Ils ont surgi de toutes nos tempêtes révolutionnaires ; c'est notre sauve-garde à tous, car tous les Français les ont gravés dans le cœur. On sait aujourd'hui que la violence ne consolide rien, il faut convaincre et persuader ; c'est la raison publique qui doit gouverner, et ses œuvres se soutiendront d'elles-mêmes.

Le pas que nous avons fait depuis 1830 est immense. Les idées républicaines ont germé sur un sol fécond. La marche du gouvernement de Louis-Philippe sa plus éclairé l'opinion publique que l'opposition de quinze ans. Cette épreuve était peut-être nécessaire ; ceux qui ont foi dans leurs doctrines ne s'en irritent point : ils savent que l'avenir est à nous. La république n'est pas un torrent rapide qui dévaste et renverse, mais un fleuve majestueux qui féconde et surmonte ses digues sans les briser.

Un Polonais.

Si quelque chose pouvait étonner de la part d'un gouvernement aveugle et tracassier comme le nôtre, ce serait sûrement sa froide persécution contre les malheureux enfans de la Pologne, qui ont à revendiquer de si belles couronnes dans nos succès, de si belles palmes dans nos revers.

Mais quand on tremble chez soi au moindre bruit, quand un banquet vous effraye, quand la moindre manifestation d'opinion vous fait pâlir, quand on se trouve heureux de se faire admettre dans la sainte alliance des rois contre les peuples, quand on obéit à la Russie, quand on a peur de l'Autriche, on n'étonne plus personne, on marche cahin, caha, jusqu'à ce qu'on ait assumé sur sa tête un poids si lourd d'inimitié qu'on ne puisse plus le porter et qu'on ploie dessous.

Un brave lieutenant-colonel polonais, M. Gawronski, et nous citons celui-là entre mille, habitait Nantua, dans

une famille qui lui avait offert une généreuse hospitalité ; par une délicatesse facile à comprendre dans un homme qui craint toujours d'être à charge, et aussi dans l'intention d'apprendre notre langue sous la direction de quelques professeurs de mérite avec lesquels il s'était lié, il désire venir à Lyon, il obtint l'autorisation d'y demeurer un mois, mais à peine y était-il que le pouvoir s'en effraya et lui ordonna, sous peine d'être reconduit par la gendarmerie, de retourner à Nantua ; toutes les réclamations furent inutiles : il fallut partir, mais ce n'était pas assez il avait reçu à Nantua un accueil trop cordial, il y avait trouvé trop de sympathies, il allait peut-être soulever Nantua pour le conduire en Pologne : vite le ministre de l'intérieur écrit qu'il quittera cette ville et qu'il choisira une autre résidence. On lui donne deux heures de réflexion ; il se décide pour Bourg. Notez, bien que c'était le ministre de l'intérieur qui avait du moins laissé cette consolation à l'exilé ; cela ne faisait pas le compte du ministre de la guerre qui écrit, décrète que M. Gawronski se rendra sur-le-champ au Puy, toujours sous peine d'être reconduit par la gendarmerie, s'il n'obéit pas sur-le-champ. On a peine à comprendre ces ordres différens et ces polices qui se croisent et se contredisent.

L'officier a dû partir ; mais en quittant Nantua il a adressé aux habitans de cette ville une lettre d'adieu que nous reproduisons ici :

« Habitans de Nantua, obligé de fuir ma patrie, je suis venu demander un asile à la terre hospitalière de votre belle France, les sympathies les plus vives ont accueilli mes frères d'armes et moi ; un de vos compatriotes m'a offert une famille adoptive, et j'ai été autorisé à fixer mon séjour dans votre ville.

« Au milieu de vous j'ai été l'objet de votre intérêt et des plus délicates attentions de mon ami et des siens ; proscrit de mon infortunée patrie, je possédais dans votre précieuse affection tout ce que je pouvais désirer ; en attendant des jours meilleurs, je vivais heureux, si toutefois un Polonais peut l'être lorsque son pays est dans les fers ! Mais ô destin ennemi ! Un ordre du ministre de l'intérieur, et ensuite un ordre du ministre de la guerre viennent m'arracher à mes affections.... et je vais vous quitter....

« Puisque ce nouveau sacrifice m'est encore imposé, permettez-moi, estimables habitans de Nantua, de vous faire mes adieux et de vous offrir l'hommage de mes regrets. Adieu donc, hommes sensibles et généreux qui m'avez accueilli, puissiez-vous n'être jamais condamnés par le sort à quitter votre pays, vos familles ; puisse la France être toujours heureuse, et le courage de ses enfans n'être jamais trahi par la fortune ! Adieu ! »

NOUVELLES

Lyon.

SOUSCRIPTION

EN FAVEUR DES CONDAMNÉS DE JUIN.

Trente Unième liste de souscription.

Stumpp, 75 c. — Machera, peintre, 1 fr 50 c. — Iagier, 1 fr. — Joseph Bijui, 50 c. — Pierre Royer, 1 fr. — Mlle Bijui, 25 c. — Bejamin, 25 c. — Un républicain, 25 c. — Caurng', 50 c. — Alfrede Bitry, 5 fr. P. E. Guillot, républicain, 1 fr. — Nathan, chapelier, républicain, 50 c.

Total, 10 fr. 75 c.

On nous écrit pour nous demander pourquoi, en tête de nos listes de souscription en faveur du *Précurseur*, nous mettons :

Pour contribuer au paiement de l'amende à laquelle il a été condamné par le jury composé de la manière suivante :

SECOND, fabricant, rue Royale, n° 24. — CHAVANE, fabricant,

petite rue des Feuillans, n° 4. — ROSTAING, courtier pour la soie, port St-Clair, n° 22. — VAREMBON, médecin, rue Dubois, n° 10. — ROBERT, papetier, rue de la Gerbe, n° 2. — PISTRE, médecin à Tarare. — FAYOLLE, droguiste, rue Buisson, n° 12. — GAYOT, artiste vétérinaire à St-Georges-de-Rucien. — VARSON, propriétaire, grande rue, n° 58, à la Guillotière. — NAQUET, fabricant, place Croix-Paquet, n° 6. — NUGUES, propriétaire, rue de Puzy, n° 11 ; Lyon. — ROBINAT, propriétaire, rue du Pérat, n° 52.

Cette question nous paraît d'une telle portée, que nous croyons avoir besoin d'un mois pour préparer notre réponse. En attendant et pour ne pas perdre de vue un objet si important, nous insérerons la liste du jury dans chaque numéro de la *Glaneuse*.

— Le concert de M. Bley avait attiré un nombreux auditoire. La salle offrait un coup-d'œil des plus gracieux. Mlle. Folleville est venue par l'expression de son chant ajouter à tous nos regrets. Accueillie par une triple salve d'applaudissemens à la fin de son morceau de la *Dame du Lac*, elle a eu les honneurs de la soirée ; elle en était digne. MM. Bley et Donjon, Dabadie et Dumas, Mlles Seguy et Fleury ont tour-à-tour justifié la réputation qu'ils se sont acquise dans notre ville. On espère que Mlle Folleville voudra bien se rendre aux vœux du public en se faisant entendre une dernière fois.

— Dimanche soir, M. Pepin, notre chef d'orchestre, a fait un tour de force qu'il est bon de consigner ici. Au moment de commencer l'opéra des *Rendez-vous bourgeois* on s'est aperçu de la disparition de la partition. Le public voulut alors, à toute force et *quand même*, de la musique de Nicolo ; c'est l'ordinaire, le fruit défendu. M. Pépin triomphant de cet obstacle s'est rendu à son pupitre et a accompagné de mémoire toute la la pièce. Non-seulement il avait à suivre sa partition, mais à remettre sur la voie tous les instrumens. C'est un exemple tout nouveau dans les fastes de la musique. Le parterre n'a pas paru s'apercevoir beaucoup des difficultés que M. Pepin avait vaincues, il est bon de les lui apprendre.

— MM. Tourniaire continuent par la variété de leurs exercices à attirer la foule au Cirque-Olympique ; il est impossible de trouver une troupe d'écuyers réunissant plus de zèle et de talent. Mlle Adélaïde est toujours pleine de grâce et d'agilité. Elle laisse les spectateurs dans la plus grande sécurité par l'aisance avec laquelle elle exécute ses poses et ses danses. La vogue est donc pour long-temps au Cirque.

— Il n'est bruit dans notre ville que d'un assassinat qui aurait été commis jeudi dernier au hameau des *Charpennes*. Nous rapportons sur ce fait les détails suivans, que la rumeur publique nous a fait recueillir.

Un individu habitant les *Charpennes* était lié *fort intimement* avec l'épouse d'un ancien militaire qui s'était rendu depuis quelque temps à Alger. Pendant son absence, son infidèle épouse avait porté chez celui auquel elle s'était attachée, divers objets de ménage, qu'une lettre reçue d'Alger, annonçant le retour du mari, l'aurait engagée à rapporter au domicile conjugal ; ce serait dans le but de les redemander à son amant qu'elle se serait rendue chez lui dans la soirée de jeudi.

— Celui-ci les refusant, une vive dispute se serait engagée, et aurait été entendue par les militaires du poste voisin qui en auraient dit-on recueilli les paroles. La femme insistant pour reprendre ce qui lui appartenait aurait voulu les aller chercher dans un appar-

tement supérieur, malgré les défenses de l'individu qui lui aurait dit : « Si tu montes là-haut tu ne redescendras pas. » Bravant ces menaces, elle serait montée, et suivie immédiatement par cet homme, elle aurait été percée par lui de plusieurs coups de couteau. — Les militaires seraient alors intervenus, non assez à temps pour sauver la victime, mais pour arrêter l'assassin qui n'est autre que le valet du bourreau de Lyon, le valet qui a exécuté lui-même, il n'y a pas deux mois, l'assassin Guerre. — Qu'on dise, à présent, que l'exemple ne sert pas à prévenir les crimes !

GRAND-THÉÂTRE.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE LUCRÈCE BORGIA.

Drame par Victor Hugo.

Le génie commande, domine la foule. Aussi la foule était-elle au théâtre, impatiente et compacte, entraînée qu'elle avait été à ce rendez-vous par le nom de Victor Hugo. Ce nom, c'est une puissance littéraire, c'est une lyre magique attirant tout à elle, et rien de ce qui sera signé de ce nom n'arrivera indifférent à la foule. Elle accourra entendre et juger le poète ; elle accourra bourdonner autour de son œuvre, la rapétissant à sa taille pour la critiquer, et chicanant l'auteur dans les plus minces détails, la sifflant avec impudeur sans en comprendre souvent toute la portée, l'applaudissant avec fanatisme et par esprit d'opposition, sans parfois la comprendre davantage. Voilà la foule. L'homme de sens et de goût, tout en condamnant Victor Hugo dans ce qu'il a de faux et de trivial, de ridicule et d'in vraisemblable, n'aura jamais de sifflets pour un homme de génie tel que lui.

Nous ne ferons point ici l'analyse de *Lucrèce Borgia*, ou le lecteur l'a déjà vue ou il la verra bientôt. Alors pourquoi lui dire ce qu'il sait déjà ou ce qu'il doit apprendre avec bien plus d'intérêt de la bouche des artistes chargés de la reproduction du drame. Voilà le journaliste bien à l'aise avec sa paresse, le voila délivré d'une partie de sa tâche, et ce n'est pas la moins difficile. Resserrer dans les étroites limites d'un feuilleton les dimensions d'un immense tableau, n'est-ce pas vouloir faire passer un éléphant par le trou d'une aiguille ? Telle est pourtant l'analyse, cette froide et aride anatomie de tout œuvre de talent. L'analyse, c'est vraiment pour l'auteur et son ouvrage la fable réalisée du lit de Procuste. Arrière donc l'analyse ! arrière !

Mais parlons un peu de *Lucrèce* à ceux qui ont vu *Lucrèce*. Victor Hugo lui-même a senti qu'il avait besoin de justifier sa dernière production. Il s'est posé devant elle, et il nous a initiés à la pensée primordiale de *Lucrèce*. La voici :

Prenez, nous dit-il, la difformité morale la plus hideuse, la plus repoussante, la plus complète. Placez-la là où elle ressort le mieux, dans le cœur d'une femme, avec toutes les conditions de beauté physique et de la grandeur royale qui donnent de la saillie au crime ; et maintenant mêlez à toute cette difformité morale un sentiment pur, le plus pur que la femme puisse éprouver, le sentiment maternel ; dans votre monstre, mettez une mère, et le monstre intéressera, et le monstre fera pleurer, et cette créature qui faisait peur fera pitié, et cette ame difforme deviendra presque belle à vos yeux.

Lucrèce Borgia n'est donc autre chose, comme on le voit, que la maternité purifiant la difformité morale. C'est la contrepartie du *Roi s'amuse*, la paternité sanctifiant la difformité physique.

Maintenant, peut-on admettre avec quelque vraisemblance l'amour maternel dans le cœur de *Lucrèce*, de cette femme qui joue avec le crime et le poison, de cette femme qui n'a été mère qu'un jour, celui de sa délivrance. Peut-on ajouter plus de foi à l'amour filial de Genaro. Il est sans fondement, sans vérité aucune. Un enfant n'aime sa mère que par les soins qu'il en reçoit ; car, passés les mois d'allaitement, si l'on nous séparait du sein maternel, nous rentrerions tout-à-fait dans la catégorie des animaux, qui, dès qu'ils ont quitté la mamelle, ne reconnaissent plus leur mère et n'en sont plus reconnus.

En effet, comment aimer une femme qui se dit l'auteur de vos jours, et qui vous a toujours tenu éloigné d'elle et qui s'est elle-même condamnée à ne jamais vous parler que dans de rares lettres ? In vraisemblance !

Que pensez-vous de Gubetta, ce bouffon complice de *Lucrèce* ? Comment peut-il tromper un instant les seigneurs de Venise parmi lesquels

on le voit sans cesse mêlé, quoiqu'il ne se gêne guère pour comploter avec Lucrèce contre leur vie et presque sous leurs yeux, au milieu de la voie publique. In vraisemblance encore!

Et la petite *fiote* inépuisable de contre-poison au vin de Syracuse, que Lucrèce Borgia recommande à Gennaro de conserver précieusement pour l'avenir, alors qu'il l'a complètement vidée.... Cette *fiote*-là ne nous fait-elle pas crier : invraisemblance ! invraisemblance !

Et la péripétie vous satisfait-elle ? Cette fantasmagorie de moines et de cercueils à travers une orgie, es chants de mort et de fête qui se croisent, tout cela est beau d'opposition et d'effet. Mais tout cela est-il bien rationnel, bien supposable. La présence de Lucrèce est bien hardie au milieu de gens qu'elle vient de vouer à la mort par le poison. Comment peut-elle les arrêter dans leur légitime vengeance, sûrs qu'ils sont de mourir, en leur disant qu'elle est défendue par des hallebardes. Mourir du fer ou du poison, c'est toujours mourir : mieux vaut le fer lorsqu'il nous venge.

Comme on le voit, il y a bien des taches à signaler, bien des invraisemblances encore à soulever, bien des entrées et des sorties que rien ne motive et n'amène à condamner, bien des trivialités à relever ; mais aussi par cet amour des oppositions et des contrastes auquel Victor Hugo cède si souvent, et parfois si heureusement, que de beautés du premier ordre, que de détails admirables, que de pensées, que de vie, que de mouvement, que de style, que d'érudition et de savoir, trop peut-être, dans tous ses ouvrages. Quelle riche combinaison et de scènes et de caractères que tout ce deuxième acte. Il vaut à lui seul tout le drame.

Et qu'on ne se récrie pas contre l'horreur des situations et du dénouement. C'est nous qui avons amené le théâtre là. Nous sommes des vieillards blasés ; il nous faut des émotions galvaniques, à nous qui vivons d'émeutes et de révolutions, à nous qui sommes toujours inquiets de l'avenir et malades du présent : les tourmens politiques nous nous ont fait ainsi. Nous n'irions pas au théâtre si nous n'y trouvions pas une passion à remuer nos fibres. Dumas, l'homme de l'exécution pour notre scène, Hugo l'homme de la pensée ont fort bien compris tous deux les besoins de leur époque. Laissons faire au temps. Pour atteindre un but souvent on le dépasse. Admirez dans l'école moderne ce qu'il y a d'admirable de verve, de vie et de vérité dans les ressorts des passions et le langage des personnages. Notre théâtre est en progrès, soutenons notre théâtre. Dumas et Hugo en sont les premiers soutiens, honneur à eux ! L'Angleterre n'a eu qu'un Shakespeare.

Telles sont les réflexions que nous ont inspirées trois représentations de *Lucrèce Borgia*, l'une à Paris, l'autre à Rouen et la troisième à Lyon. Nous avons des éloges à accorder à plusieurs de nos artistes, en les jugeant même par comparaison avec ceux de Paris. Welsh est bien mieux placé dans Gennaro que Frédéric et Lemaitre. Il y est servi par sa jeunesse et la candeur de sa physionomie. Il intéresse, il touche, enfin il rend vraisemblable un rôle invraisemblable. Mme Cosson n'a pas les grands défauts de Mlle Georges, sa trivialité et sa voix factice, ses sanglots et ses hoquets, mais elle dessine,

comme elle, assez fortement la scène où elle vient demander la mort de celui qui a balafré son nom sur son hôtel. Son emportement et sa soif de vengeance doivent contraster avec la scène suivante où elle veut sauver Gennaro. Elle manque encore d'énergie lorsqu'elle prend sa revanche avec les seigneurs de Venise. Elle devrait se tenir aussi plus à l'écart de ceux dont elle doit craindre le juste ressentiment, et ne s'avancer au milieu d'eux qu'alors qu'elle aperçoit Gennaro. Mme Cosson a pourtant là de belles et bonnes intentions.

Valmore à Rouen m'a fait oublier dans le rôle de don Alphonse d'Est, Lockroy de la Porte-St-Martin : Berger ne m'a fait oublier ni l'un ni l'autre, il n'a pas compris son personnage, il le bouffonne, il le parodie. Il y faut de la tenue, de la dignité, de la composition, un cachet enfin. C'est le plus beau caractère de la pièce que vous aviez à rendre, M. Berger ; don Alphonse d'Est est un tigre qui se venge en faisant patte de velours ; c'est un mari outragé dans son honneur. Il ne doit pas rire, ou s'il rit, il faut que ce rire vous effraye. Berger a une bonne diction ; il devrait y ajouter des études consciencieuses. Nous serions heureux de contribuer pour quelque chose à ses progrès. C'est ainsi que l'on sert l'art et l'artiste. Germain et Duprez ont vraiment droit à une mention spéciale. Nous voudrions pouvoir en accorder une aussi à l'administration, mais elle s'est montrée bien parcimonieuse dans le dernier tableau. Le banquet chez la Négroni a lieu dans l'obscurité au milieu de 4 flambeaux à l'esprit de vin. Partout ailleurs j'ai vu des lustres, des girandoles, des couronnes de fleurs sur les têtes des convives et un buffet mieux garni, mieux orné. L'administration par-là nous a fait sentir qu'elle touchait à sa fin. Elle aurait bien dû se montrer un peu plus reconnaissante à l'égard de Victor Hugo, car elle doit d'assez abondantes recettes.

L. B.



GLANE.

On assure que M. Barthe vient prendre la gérance du *Courrier de Lyon* ; il sera bien à sa place lui qui a l'habitude de diriger les *seaux*.

— Rosolin va en Angleterre ; lorsqu'il aura passé la *Manche* il n'en sera pas mieux *habillé* par l'opinion publique.

— Rosolin va étudier les machines en Angleterre comme s'il n'en avait pas assez autour de lui.

— Le juste-milieu a beau faire des *forts*, les républicains sauront bien trouver son faible.

— Ce n'est pas la *légalité* qui vous tue, c'est l'*égalité* qui vous tuera.

— Il est étonnant que M. Prunelle n'ait pas pris la parole à propos du sifflet de Châlons ; *marchand d'oignons se combat en ciboules*.

— On appelle les hommes du pouvoir des hommes *creux*. Le peuple les trouve pourtant bien *lourds*.

— Le *Journal du Commerce* publie des articles sous ce titre : *Esprit des chambres*. Est-ce une épigramme contre MM. les députés ?

BULLETIN DES ANNONCES.

Maladies secrètes

ET DE LA PEAU.

Sirop végétal de salsepareille ;

Préparé par COURTOIS, pharmacien, à Lyon, ancien interne des hôpitaux civils et militaires, place des Pénitens-de-la-Croix, à St-Clair, près de la Loterie.

Ce sirop est approuvé des académies de médecine, comme le plus puissant dépuratif de la masse du sang, favorisant promptement la sortie des virus dartreux et vénérien, indispensable après l'usage du mercure dont il détruit totalement les traces ; spécifique le plus actif, le plus certain et le plus prompt contre les acrétes et toutes les maladies qui ont leur siège dans le sang, telles que scrofules, scorbut, gales, boutons, et toutes les maladies de la peau, engorgement des glandes et des articulations, rhumatisme, goutte, les fleurs blanches des femmes, et contre les écoulemens récents ou invétérés. Il est prouvé par l'expérience que deux bouteilles procurent une guérison radicale.

Le public est prié de ne point confondre ce précieux médicament avec tous autres remèdes de ce genre annoncés en termes pompeux, et dont le vil prix pourrait séduire bien des gens dont tant de charlatans exploitent si effrontément la crédulité. Les nombreuses guérisons obtenues par l'usage de ce sirop en font le plus bel éloge. On fait des envois. Affranchir et joindre un mandat sur la poste. Des dépôts existent dans toutes les villes et à l'étranger.

Bazar Lyonnais, Galerie de l'Argue,

Grand assortiment de parapluies, à prix fixe.

10 fr. 50 c., en soie.

4 fr. 50 c., en coton.

Et autres marchandises au-dessous du cours.

— JUSTIFICATION DE LUCRÈCE-BORGIA, chez Midan, Babœuf, Baron

Prix : 50 centimes.

— On demande un bon compositeur et un apprenti, pour une imprimerie.

J. A. GRANIER, Gérant.

IMPRIMERIE DE PERRET, RUE ST-DOMINIQUE, N. 13, A LYON.

